

Salle CHOPIN-PLEYEL

PARIS, 8 MAI 1947

Terre Normande sous la Bataille

FONTENAY-LE-PESNEL

— CONFÉRENCE DE —
M. l'Abbé GERMAIN
— CHAPELAIN ÉPISCOPAL —
— CURÉ DE CABOURG —

*à la demande des Normands
de Paris*

TERRE NORMANDE SOUS LA BATAILLE

FONTENAY-LE-PESNEL

Après les paroles que vient de prononcer M. le Président des « Normands de Paris », paroles très bienveillantes mais trop élogieuses pour le conférencier, je devrais être très encouragé. Pourtant je me sens très intimidé encore. Et si je commence par vous faire cet aveu, ce n'est pas pour sacrifier au genre exorde insinuant mais tout simplement pour exprimer la vérité.

Ma spécialité serait plutôt le sermon, à l'occasion peut-être la conférence apologétique, mais je ne suis pas du tout accoutumé à ce genre oratoire dans lequel, parlant beaucoup de mes anciens paroissiens et vous racontant leurs souffrances, j'aurai aussi, trop souvent à mettre le « moi » haïssable en avant.

Il m'a été demandé de vous raconter ce que fut la vie des civils sous la Bataille de Normandie. Je ne puis vous parler que de ce que j'ai vu dans un petit secteur, à vrai dire bien placé, de cette terre normande qui vous est chère. Et je m'en tiendrai aussi fidèlement que possible à quelques faits et épisodes qui m'ont paru capables d'évoquer pour vous l'atmosphère qui fut la nôtre durant les heures glorieuses et terribles de la libération.

Si je vous donne au cœur une grande fierté devant le courage très simple de ces normands, vos frères, que je vous montrerai à l'œuvre ; si je vous fais éprouver devant leur détresse actuelle une infinie compassion, j'aurai atteint mon but.

Si j'étais inférieur à ma tâche, il vous faudrait penser qu'une cause splendide n'en est pas moins juste et belle pour avoir été défendue par un mauvais avocat.

Je félicite M. le Président des « Normands de Paris » ainsi que M. BUFFARD, Président du Groupe folklorique de Normandie, d'avoir eu cette délicate pensée de porter secours à l'une des communes normandes les plus sinistrées ; je les remercie pour le grand honneur qu'ils m'ont fait l'un et l'autre en m'appelant à parler devant une assemblée si choisie.

Normands de Paris, parmi vous je compte à bon droit les parisiens qui adoptent nos plages normandes pour leurs vacances. Et j'ai éprouvé beaucoup de joie à mon entrée dans cette salle en reconnaissant un grand nombre de nos estivants cabourgeois. Votre présence ce soir, mes chers paroissiens, m'est un précieux témoignage d'affection.

Je joins mes hommages à ceux qui ont été présentés par M. le Président du Groupe folklorique de Normandie aux parlementaires du Calvados. Sans doute, Messieurs, vous êtes débordés par l'ampleur des ruines et des misères qui appellent après vous et navrés de pouvoir si peu. Je vous conjure de ne pas laisser refroidir votre pitié. Les habitants de Fontenay seront touchés de savoir que leurs représentants devant le Gouvernement, ont pris intérêt au récit de leurs maux.

Que M. LOUVEL me permette de saluer particulièrement M. BOIVIN-CHAMPEAUX qui depuis 1926 m'honore de sa fidèle amitié ; M. CARLES que jadis j'ai reçu dans ma chambre de vicaire, alors qu'il était membre du comité régional de la Jeunesse Catholique. Aujourd'hui, je le trouve premier magistrat de Lisieux, personnage important de la République. Je lui en exprime mon affectueuse fierté.

Je salue de même, et je le salue avec une affection toute filiale, le Révérend Père SANSON.

Depuis les jours de Fontenay, le R. P. SANSON veut bien m'appeler son ami et c'est la pensée de Fontenay qui ce soir encore nous réunit.

C'est pour moi un véritable bonheur, mais il est dommage pour vous que le R. P. SANSON ne soit pas ce soir votre conférencier.

*
**

Fontenay-le-Pesnel est une petite commune du Calvados, située à l'entrecroisement de la plaine de Caen, de Bessin et Bocage (18 kms à l'Ouest de Caen, 15 au Sud-Est de Bayeux, 10 au Nord de Villers-Bocage, 20 environ de la mer).

Jadis on exploitait à Fontenay des carrières de pierres bleues, et jusqu'à l'apparition de la chaux hydraulique il y a une trentaine d'années, d'importants fours à chaux. Fontenay avait alors 12 à 1.300 habitants.

Avant le Débarquement, la population était entièrement agricole et vivait très aisément. 450 habitants au débarquement, aujourd'hui, 400.

Sur 1.200 hectares d'une terre excellente, 2/3 exploités en labours ; l'autre tiers fait d'herbages plantés. Ainsi vaches laitières, céréales et pour une part restreinte pommes à cidre, telles étaient les ressources du pays.

140 maisons, 21 fermes, 3 châteaux ; Saint-Martin (ancienne demeure du chancelier poète Segrais), Boislonde et Saint-Aubin. Voilà Fontenay.

*
**

J'ai passé à Fontenay-le-Pesnel un mois de mai délicieux.

Des champs, mais aussi de l'herbe et des boutons d'or, des pommiers en fleurs, des vaches paressieuses, des forêts, des vallons, de multiples ruisselets et un ruisseau qui va se jeter dans la *Seulles*, des haies touffues et des chemins creux. La Normandie de printemps que vous connaissez.

Un vrai presbytère de poésie avec une glycine fleurie sur toute sa façade, un joli bassin retenant l'eau courante, 2 bosquets d'ombre, un clos tout juste capable de nourrir une brebis et son agnellet, un potager.

Et cet accueil des habitants... tel que j'en rêve encore.

J'étais le proscrit de la Gestapo et depuis janvier la paroisse n'avait plus de curé. A ce double titre, je fus reçu littéralement à bras ouverts.

Fontenay-le-Pesnel
Calvados
A.
1945

D'abord chez les PINÇON, bourgeois de Caen, retirés depuis 1939 dans leur demeure ancestrale de Fontenay « le Clos ».

Expulsé le 26 avril, j'étais chez eux le 28. C'est là que je rencontrai souvent leur cousin, l'illustre P. SANSON. Il en résulta pour la gloire de Cabourg que le R. P. SANSON résolut d'adopter chaque année notre plage pour ses prédications du mois d'août.

Huit jours de prévenance et de gentillesse chez les PINÇON. Au presbytère ce ne furent aussi qu'attentions délicates de la part des paroissiens.

Parisiens, je vais vous faire venir l'eau à la bouche, imaginez que chaque jour, beurre, fromage, huile, lard, pain cuit à la ferme, cidre, poules, canards, lapins, etc..., m'arrivaient au presbytère presque à pleins paniers.

« Si tu veux être heureux un jour, disent les normands, soule tai, 8 jours, tue tan cochon, un mois marie tai, si tu veux être heureux toute ta vie, fais tai curé ».

L'Evêque m'avait dit : « Vous serez là comme un coq en pâte » ? Il avait dit vrai.

Mais l'idyllé ne dura qu'un mois. Le 6 juin la grande tragédie commençait.

**

Je m'éveillai vers les 2 heures dans le fracas lointain, mais terrible, hallucinant, d'une canonnade, d'explosions de bombes, d'incroyables vrombrisements d'avions, qui dura jusqu'à vers les 6 heures. Je passai tout ce temps à une fenêtre Nord. Sur toute la côte, aussi loin que je pouvais découvrir, le ciel était en feu.

Quelques jours plus tôt le Curé de Venoix, près Caen, m'avait confié tenir de la Résistance que le débarquement se ferait sous peu sur notre côte. Le doute n'était plus possible, le jour « J » était arrivé... et avec lui l'angoisse et l'espoir.

La matinée fut calme. *Maria Bonnet (Goussier)*

Une héritière de Fontenay épousait ce jour-là un fermier de Cheux. Pour mon premier mariage, j'avais voulu bien faire les choses. Rien ne manquait : décorations de l'autel, tapis, chorale, invitation aux curés des paroisses limitrophes : Tilly-sur-Seulles, Audrieu, Cristot, Cheux et l'ancien Curé de Fontenay devenu Doyen de Troarn.

La cérémonie eut lieu, le repas aussi, très court au presbytère, les curés pressés de rentrer chez eux.

Vers 2 heures, importants survols d'avions et, à l'Est, effroyables bombardements de Carpiquet et de Caen.

Les « gens de la noce » pris de panique abandonnèrent leur table chargée de victuailles.

Quelques nouvelles arrivent : le débarquement s'est fait de Dunkerque à Cherbourg.

Vers les 7 heures du soir, une famille cabourgeaise réfugiée à Caen (le mari, M. PARAT, avait été lui aussi jugé indésirable par les allemands et expulsé) arrive affolée se réfugier chez moi.

Trois de mes séminaristes l'accompagnent ; ils avaient cherché à gagner Cabourg et ne l'avaient pu, tant le mitraillage des routes était intense.

Précisions sur le bombardement et la destruction de Caen : depuis 2 heures et toute l'après-midi, de 10 minutes en 10 minutes, les escadrilles

d'avions lâchaient leurs bombes sur le centre de la ville, la Défense Passive admirable, au milieu des flammes et des hurlements, retirant les blessés.

M. PINÇON était au presbytère, il emmena mes séminaristes.

Nuit calme ; au matin un incident ; quelques tanks passent sous nos fenêtres, vont et viennent, cherchent leur route ; à la tourelle les soldats ont du feuillage au casque. Rayonnant, j'éveille la maisonnée : « Voilà les anglais » ; tous en pyjama vont aux fenêtres ! hélas !

« Soudain, joyeux il dit ; Grouchy ! c'était Blucher ».

**

Je partis pour Tessel, ma desserte, à 2 kms au Sud, faire un autre mariage. Pendant la Messe : bombardement de la gare de Noyers-Bocage à 3 kilomètres plus loin.

J'apprends qu'un prêtre du Collège Sainte-Marie de Caen, le R. P. SIKOU, était venu chercher asile chez un fermier de Tessel. Je vais lui remettre les clefs de l'Eglise et le charger de la population.

Sur la route, deux estafettes allemandes à bicyclettes — très bas, des avions passent — 1^{er} plongeon dans le fossé.

Vers midi, une trentaine d'avions bombardent et détruisent Tilly-sur-Seulles — 72 morts.

Le temps était splendide, pas d'allemands ; très haut quelques avions ; nous allons faire une courte promenade au bois de Juvigny.

Au retour nous apprenons que les anglais ont passé Bayeux et qu'ils sont à Andrieu, Cristot, au Sud de la route Bayeux-Caen, à 5 ou 6 kilomètres de Fontenay.

Le soir de ce mercredi, après dîner, les premiers obus tombent sur le village.

M. PINÇON vient nous chercher pour passer la nuit dans un abri solide que ses fils ont creusé.

M. PARAT et moi nous restons au presbytère et nous commençons à creuser une tranchée.

Pendant la nuit, à nouveau, les tanks et la bataille, à quelques kilomètres.

Le jeudi matin je pus encore célébrer la Messe.

Dans la matinée, cherchant une protection, nous allons examiner un ancien four à chaux.

Très curieux : sous 5 à 6 mètres de terre, une calotte sphérique, en maçonnerie, de 15 mètres de diamètre ; au centre deux énormes cheminées de 4 mètres à la base, séparée par un large couloir qui traverse le four de part en part et fait ouverture au Nord et au Sud de chaque côté du talus, les deux cheminées débouchant tout droit, à air libre avec un diamètre de près de 2 mètres.

Apparemment l'abri était magnifique, mais à l'intérieur du four les pierres saintant l'humidité, sans ciment étaient retenues par la terre et les racines d'arbres. Nous calculons qu'une bombe sur l'ensemble, ou simplement un obus dans l'une des deux cheminées et c'est l'effondrement du four sur ses occupants écrasés.

Au retour, nous croisons 120 canadiens prisonniers bras en l'air, évacués vers le Sud. Maladroitement, une jeune fille les salue en anglais ; les allemands nous menacent et nous injurient.

Dans l'après-midi les obus tombent plus abondants. Des obus incendiaires mettent le feu à la ferme JARDIN proche de l'Eglise.

Je vais alors à l'Eglise consommer les hosties et j'en garde une trentaine sur moi.

Nous couchons à une quinzaine sur la paille dans le four à chaux.

*
**

La journée du vendredi déjà fut très dure.

Le soir nous nous retrouvons une cinquantaine dans le fameux abri.

Canonnades et bruits de chars toute la nuit.

Samedi matin, je profite d'une accalmie pour aller visiter les différents abris, donner l'absolution et la Communion avec une parcelle d'Hostie. J'en suis quitte avec quelques plat-ventre pour éviter les obus.

Au passage, j'entre au presbytère : un lazaret s'y était installé pendant la nuit. Mais très peu de troupes. Nous n'avons jamais vu plus de vingt allemands à la fois.

Pourtant toute la journée, combats de chars et combats à la mitrailleuse, et derrière nous la D. C. A. allemande tirait fréquemment.

Vers 17 heures, M. PARAT et moi, nous sommes appelés chez le Maire : 2 blessés dans son abri. Malgré le danger, une carriole va les porter à Villers-Bocage.

Le dimanche 11 juin, à 6 heures, je sors, avec une jeune fille, Mlle LEROY, comme guide, visiter les abris que je n'avais pas vu la veille et donner encore l'absolution et la Communion.

Au bout de trois quarts d'heure, il restait deux ou trois abris à voir et nous étions à 1.000 mètres du four à chaux.

Des avions rôdent dans le ciel ; soudain l'un d'eux plonge droit sur nous et nous mitraille. Sitôt relevés, nous rentrons affolés en courant vers le four à chaux ; l'avion vire, décrit un cercle, revient sur nous à hauteur de cheminée, nouveau mitraillage et nous rentrons indemnes.

Dans la journée, deux jeunes gens d'un des abris que je n'avais pu visiter, viennent se confesser et communier ; au retour ils sont mitrillés par un avion, l'un des deux a le pied traversé par une balle ; on le ramène au four à chaux.

Le dimanche 11, au soir, le four à chaux était plein de réfugiés l'Andrieu et de Cristot, habitants de Fontenay, qui avaient dû abandonner leurs abris trop précaires, près de 200 personnes : la moitié du village.

Nous pouvions encore nous étendre sur la paille en nous entre-croisant. Vers la fin de la semaine, nous étions plus de 300.

Dehors, partout, des bêtes crevées, gonflées, énormes, l'air empuanté le pourriture.

Dans le four à chaux, un courant d'air terrible, entre les deux ouvertures Nord-Sud, nous permettait au moins de respirer. L'obscurité et l'humidité nous préservaient des mouches. Pour l'ensemble des habitants, un seau hygiénique, renversé sur la paille plusieurs fois chaque nuit par ceux qui à tâtons tout de même voulaient sortir ; à tâtons, car il ne

fallait pas de lumière, pour ne pas nous signaler ; une vieille femme cancéreuse, plusieurs femmes enceintes, l'une proche de son terme.

**

Dès le premier samedi, un fermier voisin, M. MAUGER, avait pris le commandement, répartition des corvées entre les hommes et les grands jeunes gens. M. PARAT, pharmacien, et moi, disponibles pour les blessés.

M. PINÇON resté à son abri dans son parc, avait dès les premiers jours, fait la tournée des fermes pour réquisitionner blé, pommes de terre et haricots.

Pour la viande, il n'y avait qu'à tailler dans les bêtes crevées.

Une équipe admirable : GASTIN, FÉRON, PELLETIER, Camille MARIE, écrasait le blé, faisait cuire la farine sans levain bien entendu, pour tout le village. Souvent interrompus par la mitraille, il leur fallait plusieurs fois changer de ferme, les bâtiments détruits. Ils nous arrivèrent, un jour, couverts de platras, noirs de terre et de poudre. C'est inconcevable qu'ils n'aient pas été tués.

La cuisson des viandes et légumes se faisait à 10 mètres du four à chaux, sous un hangar pour cacher le plus possible aux avions les flammes et la fumée.

Chaque matin vers 6 heures, le soir, vers 7 heures, il y avait une accalmie relative, mais jamais absolue. Les anglais prenaient le thé sans doute.

Alors la moitié à peu près des habitants du four à chaux faisait un brin de toilette, les femmes dans un ruisseau à 40 mètres au Sud, les hommes dans un étang au Nord du four, au pied du talus.

C'était le moment de se dégourdir les jambes.

Au retour je dirigeais la prière. Après quoi, je faisais une causerie pour soutenir le moral, donnais des avis communiqués par M. MAUGER pour le jour ou la nuit. Le soir je donnais une absolution générale.

Entre les deux accalmies du matin et du soir, jour et nuit, presque sans arrêt, fusants, percutants, obus de marine (le *Nelson* ou le *Rodney* nous ont pilonnés au moins deux fois), combats de chars, avions, toute la gamme ; les moments de répit étaient rares. Quand le bombardement était plus terrible et que les enfants pleuraient trop, on récitait le chapelet.

De temps à autres : dominos, cartes et palabres ; les briscards de 14-18 s'essayaient à la stratégie.

Nous savions que Tilly-sur-Seulles, à notre gauche, 3 kilomètres de clocher à clocher, était régulièrement pris, perdu, repris par les anglais parfois dans la même journée.

Par moments, nous nous attendions à être délivrés d'une minute à l'autre.

D'autres fois, devant la faiblesse des troupes allemandes engagées et l'entêtement des anglais à faire du sur-place, nous pensions que les anglais ne voulaient pas se laisser entraîner sur la ligne de défense choisie par les allemands, 20-30 kilomètres au Sud, laquelle, on le disait, suivait les collines de Normandie ; le Mont Brenoy, le Mont Pinçon, Le Plessis-Grimoult, Saint-Clair, etc...

En fait, nous ne connaissions rien des idées de l'état-major ni de l'ensemble des opérations.

Nous étions là, sans armes, passifs, n'osant sortir, ne sachant quoi faire. Les jours étaient terriblement longs et les nuits interminables.

*
**

Pour la semaine affreuse du 11 au 18, je signalerai seulement deux faits :

Dans la maison de M. MAUGER proche du four à chaux, la grand'mère était mourante ; je l'avais administrée le 5 juin. Jusqu'au 12 juin, date de sa mort, je crois, les deux jeunes filles Agnès et Cécile MAUGER, nuit et jour, avec un entêtement héroïque, restèrent seules dans la maison près de la moribonde. Le corps fut enterré dans le jardin à un mètre du sol. J'étais là pour les prières ; avec M. MAUGER et le fiancé d'une des jeunes filles. Le jeune homme voulut rester seul à remettre la terre sur le corps. Au retour, il avait 50 mètres à franchir, il reçut dans la cuisse une balle d'avion.

L'autre fait est celui du 15 juin :

Vers 6 heures du soir, une jeune fille de 30 ans, Suzanne LEQUESNE, était venue chercher le pain pour son secteur. Elle n'était pas à son abri lorsque j'y étais passé. Je n'avais plus d'hostie et lui parlai de confession. Elle me répondit en riant, très enjouée : « Je n'en ai pas besoin, je me suis confessée il y a 15 jours, je suis prête si le Bon Dieu veut me rappeler à Lui, c'est comme Il voudra ».

Mystère des pressentiments ! Voyez plutôt :

Repas du soir ; puis, à la lueur d'une bougie, autorisée le jour, non la nuit, nous commençons un bridge avec les PARAT.

Tout à coup, bombardement d'avions sur le four à chaux ; bombes et mitrailleuses. En rase motte les avions semblaient faire l'aller et le retour, le bruit des moteurs, des départs de projectiles, des explosions, était infernal ; le sol tremblait, à chaque explosion nous avions l'impression d'être soulevés de terre ; nuage bleu dans le four à chaux et odeur de poudre. Quelqu'un crie : « On a été repérés, ils nous prennent pour des allemands ». Les enfants et quelques femmes hurlent de frayeur ; vingt minutes de la plus grande épouvante. Il était près de 8 heures et demie.

Le calme revenu, je demandai le silence, un mot d'exhortation et nous commençons la prière du soir.

Vers la fin, deux jeunes gens arrivent essoufflés, « vite du renfort, il y a des maisons ébouloées par chez nous et des civils sont dessous ». Trois, quatre jeunes gens se lèvent, vont pour sortir, reviennent vers moi, et se mettent à genoux : « Donnez-nous l'absolution, Monsieur le Curé ». Je les absous, les embrasse et pars avec eux.

Dehors le spectacle était effrayant : les terres bouleversées, les arbustes, les arbres plantés sur le talus du four à chaux étaient hachés comme paille. Les maisons du village nous paraissent toutes détruites. Quelques allemands, hagards, sortent des ruines et remontent dans leur tank, cause sans doute de l'événement.

Nous arrivons en courant au lieu indiqué à 200 mètres des PINÇON, à 1.500 mètres du four à chaux.

Quelques hommes étaient déjà au déblaiement, deux en sortaient portant un corps faisait boule dans un drap sanguinolant.

Je demande où était la cheminée afin de communiquer avec l'intérieur de la maison et je fais déblayer de ce côté.

En même temps, inquiet, j'observe les avions. Ceux-ci, très haut, tournent au-dessus de Fontenay et s'éloignent.

A mes pieds je vois des chiffons. Je regarde, il y avait de la chair ; dans un bas un morceau de pied en charpie. J'appelle un aide et demande un drap. A genoux, à pleines mains, nous ramassons des entrailles et des morceaux de corps de femme. Nous reconnaissons les vêtements de Suzanne LEQUESNE, la jeune fille qui deux heures auparavant avait accepté de mourir.

Sur cet éboulis de maisons, les mains sanglantes, j'eus une affreuse minute de désespoir. Comment Dieu pouvait-il permettre tant d'horreur ! Je me demandai si nous n'étions pas maudits.

Deux personnes furent retirées vivantes de ces décombres ; il y eut là 4 morts : Joseph LEFÈVRE, Marie LEFÈVRE, Louise MARTIN, Suzanne LEQUESNE.

J'aurais d'autres épisodes ; la Messe très fervente du lendemain dans le four à chaux. Les Hosties confectionnées sur place, vaille que vaille, une malade folle nue dans son lit, une autre malade près des PINÇON, une cuisinière allemande qui vint nous encombrer 5 jours, un allemand qui déclare vouloir désertier et nous demande de le cacher, les récits qui nous viennent des autres abris, d'un deuxième four à chaux, de Boislonde.

M. PINÇON, qui est ici, aurait à en ajouter. Lui-même, ses fils et l'un de mes séminaristes furent particulièrement admirables.

**

Le dimanche matin, 18 juin, 6 heures, les PARAT décident de partir vers le Sud, malgré l'état-major allemand installé chez les PINÇON, qui déclare les routes dangereuses.

Mes séminaristes auxquels tout de même je conseille de partir, décident de rester. Depuis 12 jours nous sommes dans le no Man's land ; nous savons les anglais tout proches.

De fait, vers 8 heures du matin, un homme vient de Boislonde rejoindre sa femme et ses enfants qui étaient chez nous. Il nous dit que les anglais sont au château de Boislonde, depuis la veille à 15 heures et que la route est libre.

Il y a 1.200 mètres ; je conseille d'aller avec les anglais. Personne n'ose sortir.

Un peu plus tard, je vais au presbytère ; le lazaret allemand n'y était plus. La journée est assez calme. Le soir une soixantaine de personnes partent pour Boislonde et sont sauvées.

Pendant la nuit je pense que je n'ai pas le droit d'aller à Boislonde, risquant de ne pouvoir revenir et d'abandonner mon troupeau.

Au matin j'envoie un jeune homme parlant anglais, signaler notre position, demander une avancée des chars afin de nous dégager et deux voitures d'ambulance pour les blessés et les vieillards.

A 10 heures, le jeune homme revient, mission remplie.

Vers midi, depuis Tilly jusqu'à Cheux, en demi cercle, le four à chaux au centre, les chars entrent en mouvement. Les projectiles tombent partout, je suis dans la joie.

14 heures ! Une section de S. S., extrêmement jeunes presque des enfants, mitraillettes au poing, officier de 22-23 ans, nous donnent l'ordre d'abandonner le four à chaux. Le Maire discute.

Je demande à aller au presbytère comptant rejoindre les PINÇON. Refus, raouss, raouss, et le geste montre le Sud.

J'étais fou de rage et de dépit.

Nous partons avec le Maire, 2 carrioles portent les blessés.

**

Exode lamentable dans la canonnade des chars, mais heureusement sous la pluie qui nous préserve des avions. Nous prenons par le bois de Juvigny. Bientôt, la route coupée par des trous de bombes et d'obus, est impraticable à nos carrioles. Nous bifurquons par Vendes, Monts-Noyers, 6 kilomètres au Sud est encore intacte, les habitants sont restés et nous restaurent. Nous traversons la route de Caen à Vire ; Bougy, Gavrus. A Esquay-Nore-Dame, nous trouvons un centre d'accueil avec 200 caennais évacués.

Je n'avais plus avec moi qu'une trentaine de paroissiens. Les autres s'étaient éparpillés sur les diverses routes du Sud. Nous avions perdu le Maire. Tous étaient harassés, les enfants ne pouvaient plus avancer. La nuit venait, nous étions loin de la bataille. Je confiai mes pauvres gens au centre d'accueil pour leur assurer gîte et couvert et je fis conduire les blessés à l'hôpital tout proche d'Amayé.

J'allai coucher chez le Curé de Feuguerolles pour remonter ensuite vers Caen m'informer de la situation et peut-être, je n'étais pas fixé sur ce que j'allais faire, me tenir prêt à aller vers Cabourg ou vers Fontenay, celle de mes deux paroisses qui serait la première libérée.

Le surlendemain, de Caen, je retournai en bicyclette à Esquay, à Amayé voir où en étaient mes paroissiens. Le centre d'accueil avait été évacué vers le Sud, personne ne savait où, l'hôpital d'Amayé reporté sur la rive droite de l'Orne.

**

Du séjour à Caen, 22 juin au 10 juillet, je ne dirai rien sinon qu'au presbytère de Saint-Ouen, nous pouvions coucher dans des draps, la vie de château, quoi, par comparaison avec Fontenay.

Tout de même la grande émotion, les larmes, quand le dimanche 9 juillet, vers 14 heures, de la lucarne du grenier au presbytère Saint-Ouen, je vis le drapeau français hissé sur les bâtiments de l'Ecole Primaire Supérieure. Deux heures plus tard nous étions délivrés par les canadiens.

**

Le 2 août, avec le major BONUS, commandant la B. B. C. installée au château de Lantheil, près de Creully, chez la Comtesse de NAUOIS, qui m'avait donné refuge, je retournais à Fontenay.

Les américains venaient de commencer leur grande offensive sur Avranches. Les allemands étaient encore à 8 ou 7 kilomètres au Sud de Fontenay, leurs obus tombaient toujours sur la malheureuse commune.

Il m'a été dit que du 7 juin au 6 août, 500 obus en moyenne tombèrent par jour sur Fontenay.

A Fontenay, le 2 août, pas une âme qui vive ; partout des ruines, des bêtes crevées dans un état horrible, l'atmosphère irrespirable, des nuages de mouches immondes, partout le pillage et la mort.

J'y revins le 6 août avec des camions anglais retirer des décombres ce qui restait de mon mobilier.

Une vingtaine de civils étaient rentrés la veille. Immédiatement ils veulent faucher leur blé; dès l'entrée dans le champ, deux hommes sautèrent sur une mine avec leurs chevaux. L'un des deux hommes était père de sept enfants. Plus tard 2 autres encore furent tués sur des mines.

Leverguez — et *le* *David* sur la
** *Licuse* *Bailhache*

Le 21 août, Cabourg était délivré par les belges.

J'y arrivais le 23.

Plusieurs fois je retournai à Fontenay.

Notamment 3 jours début novembre. Presque tous les habitants étaient rentrés. Pourtant 120 maisons détruites sur 140. Une vingtaine seulement réparables. Toute la récolte perdue, les champs minés, pas de grain, pas de volailles, 95 % des bovins tués, pas de travail rémunérateur, ni école, ni catéchisme pour les enfants, un état de misère et de désolation affreuse.

Je fis un rapport à l'Evêque et quelques semaines plus tard, deux jeunes prêtres prenaient en charge le secteur.

Aujourd'hui les habitants logent dans leurs pauvres maisons mal réparées, couvertes en carton bitumé qui s'arrache au vent. Il y a sept baraquements.

Fontenay a été adopté par Flavacourt, petite commune de 300 habitants dans l'Oise, à laquelle sont venues se joindre des communes voisines: Lalandelle, Talmontiers et Vaumain. De leur mieux elles ont aidé les « Fontenaisiens » à supporter leurs misères et leur ont apporté des secours appréciables tant financiers que moraux. Le canton de Beaumont-sur-Sarthe a envoyé 250.000 francs transformés en linge.

Votre offrande de ce soir sera remise à M. PINÇON qui désire encore pouvoir acheter du linge. Toutes les familles en manquent. Beaucoup n'ont pas de draps. A la première et unique distribution, une vieille femme reçut son drap des mains de M^{me} PINÇON et lui dit en pleurant de joie « Il servira à m'enterrer ».

Normands de Paris, votre présence à cette soirée témoigne que votre appellation n'est pas un vain titre, que vous vous sentez solidaires de ces populations de Normandie qui, après avoir connu l'abondance, sont aujourd'hui dans la détresse, pour avoir payé le plus lourd tribut dans le rachat de la France.

Les habitants de Fontenay-le-Pesnel savent que ce soir je suis venu vous parler d'eux, que pour eux je suis venu vous tendre la main.

Votre offrande sera éloquente, j'en ai l'assurance ; elle leur dira magnifiquement votre bon cœur.

Fautenay le Pesnel

Fautenay le Pesnel, l'un de nos fiers villages !
et si fraternel quand grives et pinsons
les merles lançaient sur tes champs, tes maisons,
perchés de bonheur, leurs ariettes volages.

chappés de l'enfer en d'infâmes orages,
vieux et lanks venus du fond des horizons
ont charnié tes murs, laboué tes moissons !
Comment pourras-tu vivre après pareils outrages ?

Ton église est violée et l'odeur des charniers
Défend affreusement tes cœurs, tes greniers
Ma gorge était serrée et je pleurais tes ruines.

Fautenay le Pesnel, pourras-tu vivre encor !
Partons, dit l'un de nous, ici règne la mort !
J'ai maudit les humains, leurs haines
assassines.

R. Germain



IMPRIMERIE CAENNAISE

16, Rue Froide

— CAEN —

